

*Le courage est une  
forme de sauvegarde.*

PLATON

Était-ce la lumière blafarde de la chambre qui rendait le teint de Moira cireux ? Aileen ne la quittait pas du regard, attentive au moindre mouvement. Le corps amaigri de sa mère disparaissait sous les draps et les couvertures. Un mince bonnet de tissu avait remplacé son épaisse chevelure poivre et sel.

Aileen se redressa quand elle vit les lèvres de sa mère s'animer. Elle s'approcha du lit pour glisser sa main sous les doigts froids de ce corps affaibli. Elle n'osa pas les serrer de crainte qu'ils ne s'effritent.

Cette main si fine et agile, délicate, créant des toiles aux tons subtils, lui manquait. Sa mère s'étiolait un peu plus chaque jour. Maintenant, elle semblait aussi légère qu'une plume, fantomatique.

Les lèvres de Moira s'agitèrent à nouveau puis marquèrent quelques pauses dans ce dialogue muet. La jeune femme approcha son visage de celui de sa mère pour y déposer un baiser. Sa voix était à peine

audible ; elle resta immobile, l'oreille près de ces minces lèvres gercées.

« Je n'ai jamais remis ta parole en doute, tu sais. Pourtant, je n'ai rien tenté pour t'aider. Papa promettait de te payer le meilleur avocat d'Édimbourg et ses mots sonnaient comme une accusation. Maman était dévastée. Et les propos de Scott aggravaient la situation.

— Que dis-tu ?

— J'aurais voulu que tu me parles, que tu te confies... mais je n'étais que ta petite sœur.

— Comment ? Maman ! Maman, je vais chercher l'infirmière.

— C'est trop tard, elle est déjà morte !

— Allons, tu délirés. Je vais demander que l'on te donne un calmant.

— Non... je ne veux pas... oh ! Keith... pourquoi ? »  
Le regard de Moira fixait un point dans le vide.

« De qui parles-tu ? Qui est Keith ?

— Je ne l'aimais pas, tu sais. Elle était si prétentieuse. Elle m'examinait comme on observe un obstacle sur sa route. Je n'ai jamais compris ce qui t'a poussé à vouloir l'épouser.

— Chut, maman. Calme-toi. »

Aileen caressa la joue creuse de sa main libre, alors que sa mère s'agrippait à l'autre.

« Ce mariage était une erreur. Était-ce la raison pour laquelle tu l'as tuée ? Non, impossible, tu es innocent, n'est-ce pas ? Tu en es incapable.

— Personne n'a été tué. Tu es en sécurité.

— Je le sais... Je n'ai pas peur. Nous étions si proches, je n'aurais jamais dû douter. Peut-être que si je t'avais fait confiance...

— Ce que tu dis n'a aucun sens. Les médicaments te font sans doute délirer : je vais appeler l'infirmière.

— Laisse-les où elles sont. Je ne supporte plus leurs mines attristées. Depuis le temps, elles devraient avoir l'habitude de voir des personnes mourir, s'exclama Moira, en jetant un rapide coup d'œil dans la direction d'Aileen.

— Maman ! »

Sa voix se brisa et ce reproche sonna davantage comme une plainte.

« Je suis désolée qu'elle n'ait toujours pas accepté le fait que je vais mourir.

— Je t'en prie, maman, ne parle pas ainsi...

— Ma fille espère encore que je vais guérir. Pendant un moment, je l'ai pensé aussi. Oh ! Keith, mon frère bien-aimé ! Tu m'as tellement manqué. Est-ce que tu sais que Patrick te ressemblait beaucoup ?

— Pourquoi évoques-tu papa ?

— Il était calme et posé comme toi, même s'il se mettait en colère parfois. Jamais avec moi ou Aileen.

— Rassure-toi, maman. Papa a toujours été bon avec moi et il me manque... »

Elle pressa un peu plus la frêle main de sa mère.

« Mais pourquoi dis-tu que j'ai le même caractère que lui, alors que j'ai plutôt hérité du tien ?

— Je le sais bien. Me crois-tu sénile au point de ne plus me souvenir de toi ?

— Non, maman. J’essaie de comprendre de quoi tu parles. »

Les propos de Moira n’avaient aucun sens pour sa fille. Qui était donc ce Keith ? Sa mère semblait penser qu’elle avait un frère. Était-ce le cas ? Pourquoi ne l’avait-elle jamais mentionné auparavant ? Aileen sentit l’angoisse peser sur sa poitrine. À chaque fois que les traits de sa mère se déformaient, elle souffrait.

« Tu ne le peux pas ; je t’ai caché tant de choses. Le passé n’avait pas besoin d’être remué. Mais, à présent, il me semble que tu as le droit de savoir.

— Ne te blâme pas. C’est ton jardin secret... »

Quelle stratégie devait-elle adopter ? Aileen aurait préféré que sa mère s’apaise, pourtant elle peinait à contenir la centaine de questions qui se bousculaient dans sa tête.

« J’ai honte... Crois-moi, je ne lui ai pas caché ce drame parce que je te pensais coupable !

— Maman, dis-moi à qui tu parles ! Je ne comprends plus rien... Qui est ce Keith ?

— Mon frère, voyons. Ne sois pas sotte !

— Tu n’as pas de frère.

— C’est vrai, tu as raison : je ne devrais pas la blâmer. Elle ignore tout.

— Explique-moi. Qu’est-ce que j’ignore ?

— Le passé... le passé de ma famille.

— Qu’y a-t-il à savoir ?

— Crois-tu que je devrais tout lui raconter ? Cette histoire est vieille, mais...

— S’il te plaît. Ne t’agite pas. »

Même si Aileen aurait aimé entendre ce récit, elle doutait qu'il soit véridique. Le médecin l'avait prévenue que Moira pouvait être sujette à des hallucinations. Néanmoins, cette dernière paraissait lucide quand elle s'adressait à sa fille.

« Ne me regarde pas ainsi. Je suis ta mère tout de même !

— Pardonne-moi, maman. Je t'écoute. »



## I

*On doit des égards aux vivants ;  
on ne doit aux morts que la vérité.*

VOLTAIRE

**L**e bruit de la clef dans la serrure, puis le grincement de la poignée que l'on abaisse. Ces sons sinistres résonnèrent dans le couloir silencieux. Aileen resta encore un moment sur le seuil. Elle savait qu'à l'instant où elle le franchirait et entrerait dans son appartement, plus aucun rempart ne la protégerait du flot de larmes qui, depuis ce matin, menaçait de la submerger. La porte entrebâillée laissait passer le froid qui régnait dans le logement.

Quand l'avait-elle quitté ? Il y a un jour ? une semaine ? un mois ? Elle était bien incapable de répondre. Elle y avait récupéré la robe et la veste qu'elle portait sous son épais manteau. Quelle importance ! Quelle importance, puisque désormais, plus rien ne serait comme avant ! Tous les visages tristes et désolés.

lés réapparurent, et avec eux cette colère qu'elle s'était évertuée à refouler.

Sa mère lui répétait sans cesse qu'une telle rage n'était pas constructive. Alors que ces paroles l'avaient souvent irritée, à présent elle aurait tout donné pour l'entendre les prononcer encore une fois.

Cette boule qui obstruait sa gorge grossit. Bientôt, elle ne pourrait plus respirer. Aileen se jeta à l'intérieur de l'appartement et claqua la porte derrière elle. Le silence. Le froid. L'obscurité.

Ses jambes cédèrent sous le poids de la douleur et elle se retrouva le dos appuyé contre la porte. Impossible de bouger. Impossible de respirer. Son regard s'égara dans la pénombre de l'entrée. Seul l'espace entre le volet et le mur laissait filtrer une lumière pâle. Elle devait inspirer.

Ses poumons se remplirent d'air. Que c'était douloureux ! Une deuxième goulée et cet élanement s'atténua pour disparaître enfin, laissant place à la tristesse. Le chagrin qui la consumait semblait grandir à chaque seconde qui passait. Le manque d'air lui était préférable. Si elle arrêta de respirer, le quitterait-il ? Sans doute. Peut-être. Non. Rien ne pouvait l'effacer. Le temps rendrait peut-être sa peine supportable, c'est tout.

La chaleur de ses larmes contrastait avec le froid ambiant. Elles avaient quelque chose d'étrangement réconfortant. De plus en plus abondantes, elles noyèrent ses yeux et troublèrent sa vision. D'où provenait ce bruit ? D'elle-même. Maintenant qu'elle ne retenait plus ses pleurs, chaque inspiration s'accompagnait d'une plainte.



Depuis combien de temps était-elle assise à même le sol ? Aileen était gelée. Elle se souvint que le chauffage était éteint. Elle se releva avec difficulté. Il lui était impossible d'ôter son manteau. Elle passa à côté de son sac renversé sur le sol et erra jusqu'à sa chambre.

Le lit lui semblait le seul îlot capable de la consoler. Elle se débarrassa de ses chaussures et se glissa sous l'épaisse couette. Après un moment, elle la tira par-dessus son visage. Ainsi, plus rien ne pourrait l'atteindre ; elle se sentait hors de portée du froid, de la maigre lumière, du reste du monde.

La douceur du tissu sur sa peau était une caresse reconfortante. Sa mère avait l'habitude d'effleurer sa joue quand elle était petite. Elle était la seule à comprendre ses chagrins d'enfant, d'adolescente puis d'adulte. Ensemble, elles avaient tout dépassé, jusqu'au décès d'un père pour l'une et d'un mari pour l'autre. Comment parviendrait-elle à surmonter la perte de sa mère ? Elle aurait voulu crier sa colère, hurler son affliction : elle n'en avait pas la force. Jamais elle n'aurait imaginé que son départ fût si soudain. Le traitement fonctionnait.

L'accident de son père avait été un choc, la maladie en avait profité pour reprendre le dessus. Cette fois, le médecin n'avait pas prononcé de paroles rassurantes. Chaque mot était minutieusement pesé, mesuré pour ne pas offrir de faux espoirs.

Aileen se souvint de la main de sa mère dans la sienne ; elle la serrait si fort que cela devait en être douloureux. Il lui était impossible de la regarder.

Impossible, car si elle s'y était risquée, elle aurait été incapable de retenir ses larmes.

À la place, elle avait cherché une réponse à ses peurs dans les yeux de l'oncologue, impassibles, quoique désolés. Comment pouvait-il rester de marbre, alors qu'il lui avait presque annoncé la mort de sa mère ? La médecine l'avait-elle dépossédé de son cœur pour être sûre qu'il n'exprime pas une once de compassion ? Ce qu'elle avait pu le détester ! Elle n'avait jamais haï une personne à ce point. « Ça va aller, ma chérie » avaient été les seuls mots prononcés par Moira avant de remercier l'oncologue et de quitter sa salle de consultation.

Aileen voulait hurler qu'il avait tort, qu'il se trompait, qu'elle pouvait lui faire cracher la vérité. Sa mère ne pouvait pas mourir. Qui était-il pour le lui pronostiquer ? Pour presque attribuer une date à sa mort ? Se prenait-il pour Dieu ? Quel toupet ! Quelle honte ! Elle dénoncerait son imposture, son incompétence, son indifférence...

Dans six mois, il avait dit ! Dans six mois, elle reviendrait le voir avec sa mère guérie, les joues rosies par le froid de l'hiver. Alors il comprendrait qu'il avait eu tort et qu'il ne pouvait pas annoncer ce genre de sentence.

Comme elle aurait voulu qu'il se trompe. Chaque fois que l'oncologue s'était approché du lit, penché au-dessus de sa mère, elle avait espéré qu'il reconnaîtrait son erreur. Cependant, plus les jours passaient, plus ils lui donnaient raison. Comment aurait-il pu souffrir à sa place ? Sa peine, à lui, était différente.

Se sentait-il impuissant ? en colère ? déçu ? Elle ne le saurait jamais.

L'oreiller était humide d'avoir séché ses pleurs. Sa respiration plus lente s'apaisa lorsque ses larmes furent taries. Avait-elle froid ? Avait-elle chaud ? Quelle heure était-il ? Aileen tendit l'oreille : elle ne perçut aucun bruit.

Quand elle essaya de bouger, son corps était prisonnier de ses vêtements, et elle prit conscience qu'elle était encore habillée. Elle n'y aurait pas prêté attention si elle n'avait pas soudain eu l'impression qu'à chacune de ses inspirations, son manteau puis sa robe rétrécissaient. Elle étouffait. Se relever. Quitter la protection que lui offrait la couette. Ôter ses habits. En aurait-elle la force ? Elle ne pouvait plus respirer. Elle s'asphyxiait.

Dans un sursaut, elle bondit hors du lit et se débarrassa avec frénésie de son manteau. Il lui sembla que l'une des coutures de la robe venait de craquer. Qu'importe ! Son collant se fila de la cuisse au genou. Fichu. En sous-vêtements, Aileen contempla la masse sombre à ses pieds. Ce n'était plus qu'un tas informe de tissus. Elle frissonna. Le chauffage : elle devait le rallumer. L'avait-elle fait ?

Quand elle sortit enfin de la douche, la pièce baignait dans une brume blanche. Elle ne chercha pas son reflet dans le miroir. Tous ses gestes du quotidien, elle les exécuta machinalement.

Le frémissement familier de l'eau chaude dans la bouilloire était rassurant. Clac. Elle la versa sur le sachet de tisane. Le parfum de la verveine lui rappela

les soirs où, avec sa mère, elle s'installait dans le canapé pour refaire le monde.

Leur « petit rituel », plaisantait son père. Quand il les voyait sortir les tasses et mettre l'eau à chauffer, il préférait se réfugier dans son bureau. Il feignait souvent l'agacement : difficile de dissimuler ce petit sourire. Cette complicité entre les deux femmes l'avait toujours amusé et attendri.

« Oh ! maman », soupira-t-elle.

Son père n'aurait pas eu à attendre sa femme trop longtemps. Même si elle n'avait aucune croyance particulière concernant la mort ou une vie possible après celle-ci, Aileen voulait se consoler en les imaginant réunis, dans les bras l'un de l'autre. Cette fois, ses yeux restèrent secs. Ils avaient épuisé leur réserve.

Les souvenirs des dernières semaines se mélangaient, leur donnant la forme confuse d'un cauchemar. Pourtant, tout était réel. Le cercueil de sa mère était descendu dans une lente agonie. Elle se rappelait la mise en terre de son père, la main glacée de Moira dans la sienne. Cette fois-ci, la cérémonie lui avait paru différente.

Aileen chassa les images du corps de Moira dans cette boîte impersonnelle et froide ; elle préférait garder d'elle son sourire, ses éclats de rire contagieux, son regard tendre et espiègle, et sa grâce que les autres femmes lui enviaient, tandis que les hommes se retournaient sur elle. Sa mère avait-elle été, une seule fois dans sa vie, consciente de sa beauté ? Moira n'avait eu d'yeux que pour son mari et haussait les épaules

lorsque celui-ci lui faisait remarquer l'attitude de certains hommes.

Perchée sur une des chaises de bar, Aileen laissa son regard s'égarer au milieu de la multitude de cristaux du plan de travail en granit. Même si elle essayait par tous les moyens de tenir éloigné le souvenir des dernières semaines, il revenait la torturer.

Après tout ce temps à arpenter les couloirs de l'hôpital, il lui semblait qu'elle avait rapporté chez elle l'odeur du désinfectant. Chaque grincement de chariot, chaque bip d'appareil ou chaque souffle de respirateur artificiel résonnaient dans sa tête. Ces sons étaient devenus familiers et vers la fin, elle ne les entendait plus. Cependant, dans le silence de l'appartement, ils se matérialisaient de nouveau, semblables à des acouphènes.